

L'ANNIVERSAIRE

Elia Legasov a vécu si longtemps qu'il en a perdu la notion du temps, et de façon si monotone que jamais il ne l'a vu passer. Du moins, c'est ce qu'il dit.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Pour lui, son âge n'a aucune importance. Il est né en septembre, il y a des années. Une éternité. Comme une vie trop lointaine qui ne serait pas la sienne. Il lui est impossible d'en tracer les contours : il ne lui reste que des images froissées, tout un tas de feuilles volantes éparses dans son esprit. Au fil des années, il les a ramassées, déchirées et cherchées lorsqu'il lui a fallu se comprendre davantage, éclaircir certaines choses. Oui, il en a eu besoin. Il vit à présent dans l'obscurité et essaie de les garder. Il craint de les lâcher, de les voir s'envoler. Il les tient fermement pour ne pas se perdre, se jure de les protéger, de ne plus revenir là-dessus. Ses mains sont devenues rugueuses à force de serrer, deux poings fermés

qui retiennent les grandes choses comme les plus simples. Elia les a toutes choisies, une par une, et n'a rien d'autre pour survivre ou reprendre des forces.

Legasov ne se pose pas de questions auxquelles il ne sait répondre, et répond toujours aux mêmes questions. Il est tout aussi méthodique lorsqu'il converse avec lui-même, s'il lui arrive de le faire. Jamais il ne s'épanche, car il sait bien qu'il cicatrise difficilement. À son âge, il ne prend plus le risque de se blesser. Son âme est fragile et craint ce qui fait mal.

Il se sent seul, fait quelques prières pour complaire à Dieu et soulager sa conscience, oscille entre moments d'assurance absolue et crises existentielles qui s'achèvent parfois sur une reddition muette, ou beaucoup plus souvent sur un verre de liqueur. Il en descend huit ou neuf par jour sans aucun plaisir, pour ponctuer ses monologues intérieurs dont la durée varie entre cinq minutes et deux heures. Depuis une quarantaine d'années, sa température corporelle semble davantage dépendre du degré de ses alcools que de son état de santé. Au fil du temps, ces deux données ont fini par se confondre. Sans qu'il en prenne conscience ou daigne le faire.

Elia ne sait pas ce qu'il veut, il n'y a jamais songé, ne se l'est jamais demandé.

Legasov a le sommeil léger, pénible, tourmenté ; il le trouve difficilement et le perd facilement. Il passe des heures au fond de son lit le visage accablé, les yeux fermés et vides, à tourner la tête d'un côté et de l'autre, comme pour chasser ou éloigner l'idée même du repos. Et lorsqu'il cède enfin,

Elia vit *son* moment, cette longue seconde d'obscurité qui pousse la vie hors de sa vue, la rapproche du néant. Pour lui, cette obscurité-là est un havre de paix, une sorte de chez-soi.

Quelques rayons de soleil qui grimpent par la fenêtre entrouvent ses paupières, il remue sous les trois couvertures où il est emmitouflé. Legasov esquisse un sourire à l'idée qu'il s'agit d'une journée spéciale : une étrange grimace qui le surprend. Pourtant, lorsqu'il se retrouve suffisamment éveillé pour songer à sa vie solitaire et aux grandes pièces vides de cette maison sombre, ses craintes éternelles, indéfectibles, assaillent son esprit. Alors ses lèvres se crispent, retournent se cacher dans cette barbe grisâtre taillée sommairement et à regret, qui lui confère l'expression neutre et indéchiffrable avec laquelle il a grandi. Comme si ses muscles étaient exténués, comme si quelque chose les tétanisait. Leur friction lui provoque une douleur au visage. Si l'on sensibilise le corps aux émotions, il semblerait que personne n'ait jamais introduit la joie à Elia Legasov ou qu'il ne l'ait jamais découverte lui-même.

Comme chaque matin au réveil, il s'allume une cigarette : seul le tabac le débarrasse de son haleine nocturne. Il ne veut inviter aucun de ses rares amis à partager ce moment ou à trinquer, maintenant qu'il est assez vieux pour savoir qu'une année de plus est une année de moins. Et peut-être la dernière.

Il s'octroie un petit plaisir et ouvre une bouteille de Zverboj qu'il gardait en réserve pour les grandes occasions.

Il s'en verse deux doigts dans un verre, pour se réchauffer et fluidifier son sang. Les quarante degrés épicés et brûlants de la liqueur, qui contrastent avec les moins trente degrés extérieurs, lui dégivrent la gorge. Il tire sur sa cigarette, boit, puis recommence. Tout est si silencieux que sa salive et sa respiration viennent se mêler au bruit du tabac qui crépite. Au bout de trois gorgées, Legasov est déjà suffisamment ivre pour oublier avoir vécu un jour de plus, à l'identique.

La télévision est restée allumée toute la nuit sur une chaîne de téléachats. Il se demande comment cette jolie blondinette parvient à se tenir correctement une journée entière, sans interruption. Son nom est Avrora, il la salue depuis des années. Elle est parfaite, ne change pas : ses lèvres semblent avoir été dessinées au crayon, un gros plan souligne tour à tour son regard et ses ongles rose nacré. Elle vend toujours le même collier orné d'un pendentif en forme de goutte, et à chaque fois qu'elle le porte, Elia reste ébloui devant l'écran durant une quinzaine de minutes. Avrora est si belle qu'elle semble irréelle et immortelle, comme lui. Et parfois, il lui fait l'amour.

Legasov vit le long de la côte. À Jievnibirsk, la mer de Kara est gelée presque toute l'année et les vagues subissent souvent le même sort. Elle se fissure rarement, au large, lorsqu'un bloc de glace parvient à se débattre, à se faire emporter par le courant qui emmène très loin. Et quand cela se produit, les yeux d'Elia se mettent à palpiter : il songe à ce bloc de glace destiné à fondre, seul face à l'Arctique, mais libéré du froid et du reste. Alors il imagine que d'autres

se détacheront, puis d'autres encore, qui finiront par fondre et vivre dans l'attente. Cela arrive rarement, mais quand il rêve, Elia meurt comme la glace en mer.

Il vient de réaliser qu'il lui fallait partir : lorsqu'il va au-delà de ses pensées habituelles, il oublie ce qu'il doit faire. Il se couvre le plus possible, mais ses vêtements de travail ne sont jamais assez confortables ni chauds. Il va dans la cuisine et engloutit d'un seul coup un verre de lait froid et une tartine beurrée à la mie compacte. Il sort de chez lui, tourne à droite et parcourt une vingtaine de mètres ; il pourrait passer par l'intérieur, mais aime respirer l'air pur. C'est toujours à ce moment-là que, pour la première fois de la journée, Elia Legasov lève les yeux du sol, là où il les a toujours posés.

Il regarde le ciel : il neige.

La remise est sa deuxième maison, un rectangle bleu nuit rempli d'outils et de métal. Il prend plus soin de son chasse-neige – il le surnomme *la Bête* – que de lui-même. C'est le seul engin qu'il utilise quotidiennement mais il sait que tôt ou tard, il lui faudra également mettre en route les saleuses et les déneigeuses soufflantes, au moins pour un contrôle. Il possède une trentaine de pelles différentes, scrupuleusement rangées en fonction de leur longueur et de la forme de leur lame, choyées et répertoriées comme des reliques. Chaque chose est à sa place : Elia hait le désordre, il en a déjà suffisamment en tête et ne supporte pas l'idée d'en créer davantage.

Avant d'entamer son itinéraire matinal, il remplit rigoureusement à la main sa fiche compte rendu, une demi-douzaine de champs qu'il renseigne désormais machinalement. Ce formulaire partira pour Vorkouta et finira dans un tiroir des gestionnaires du territoire qui n'a probablement jamais été ouvert. Cette feuille n'a pas changé avec le temps : elle comporte deux lignes où mentionner horaires, points de départ et d'arrivée, état général des routes, et apposer une signature lisible une fois le travail achevé. Elia ne sait pas signer et écrit son nom en tordant le poignet, le V forme une courbe qui descend s'appuyer au bas de la feuille. Il met le tout dans une enveloppe et commence son travail.

Il vérifie minutieusement la pelle à neige de la Bête qu'il conduira aujourd'hui encore et ouvre les portières, seulement après s'être assuré comme chaque matin que rien n'a changé.

Au-dessus de la remise, l'écriture cyrillique de couleur bleue résiste encore en lettres capitales : FAMILLE LEGASOV, DÉNEIGEURS, JIEVNIBIRSK. Pas d'année de fondation. Il n'y en a jamais eu, tout simplement : avant qu'elle ne devienne une entreprise, cette activité était née d'une nécessité. La famille pressentait qu'elle perdurerait longtemps, si ce n'est pour toujours. Et à Jievnibirsk, dans ce village où le temps avait malencontreusement décidé de s'arrêter, cette pérennité, son caractère indéfini, éternel peut-être, comme tout le reste, relevait du destin.

Elia porte les uniformes où est encore brodé le nom de ses parents, et lorsqu'il les enfle, il arbore un regard fier, presque victorieux. Être un Legasov le remplit d'orgueil. Durant toutes ces années, entretenir les machines et désencombrer la voie publique ont toujours eu une certaine valeur. C'était une véritable institution. Et une responsabilité. Sans la présence d'un Legasov pour débayer la neige, les routes seraient restées impraticables pendant deux ou trois jours pour tous les véhicules. Il en était ainsi depuis près d'un demi-siècle, depuis que son grand-père avait compris qu'il pouvait largement tirer profit de sa passion et des besoins du village. Il avait été le premier, puis d'autres camarades, hommes et femmes de la famille, l'avaient suivi de près en vertu d'un besoin de main-d'œuvre toujours plus important. Ce qui avait fait naître un réseau remarquablement efficace d'êtres humains et d'amitiés, placé sous les auspices de cette remise et de ce nom. Elia ne se souvient d'aucune voix, d'aucun visage. Seules lui restent les valeurs avec lesquelles il a grandi : la vocation, le devoir, la continuité de quelque chose de grand aux yeux d'autrui. Elia enlève la neige. Il ne sait rien faire d'autre, s'y sent prédestiné, n'a jamais fait que ça. Un jour en vaut un autre, au hasard. Cette vie, il ne l'a pas choisie, mais c'est celle qu'il mène et qui s'enfuit. Il s'est trop essoufflé en essayant de la suivre. Alors il a choisi de respirer, d'attendre que quelque chose ou quelqu'un l'emène loin d'ici. Mais personne n'est jamais venu.

Il ouvre grand la remise pour sortir le chasse-neige, vérifie systématiquement l'antigel avant d'allumer le moteur et

LA DOULEUR FAIT NAÎTRE L'HIVER

de prendre la route. Il termine puis jette la cigarette restée entre ses lèvres et met en route la Bête, qui grogne comme tous les matins. Elia ajuste les rétroviseurs, y jette un coup d'œil et démarre, comme pour s'échapper, pour s'assurer qu'aujourd'hui encore, les fantômes ne viendront pas.

JIEVNIBIRSK

Lorsqu'Elia entame son parcours, il se sent nu, fragile. Il n'a jamais compris si ses tremblements au volant étaient dus au froid ou à une peur quelconque, inconsciente mais constante. Peut-être que le corps réagit ainsi après une vie en cage et commence à céder, à défaut d'échapper à toute cette blancheur, à cette paix stérile qui lui brûle la peau. Il éprouve toujours un léger vertige qu'il tente de faire passer en contractant le cou, sent des douleurs profondes qu'il n'arrive pas à situer sur son corps, rêveasse, l'air absent. Il passe les vitesses et suit les routes.

Les gants sur le volant, son esprit est ailleurs, perdu dans ses pourquoi. Il regarde encore, avec ses yeux d'enfant qui déblayait la neige et comptait les nuages, l'éventail de flocons qui s'ouvre devant lui mais ne s'en émerveille plus. Au fil du temps, Elia a perdu son innocente et simple capacité à s'éblouir, car l'habitude érode les émotions. Il continue

de penser à ses allées et venues sur les routes, toujours les mêmes, et à ses lentes pérégrinations, toujours constantes. Il vit de monotonie. Sitôt qu'il se met à réfléchir à un moyen de la vaincre, le chasse-neige dévie sur la droite à cause d'un vieux coup sur l'essieu qu'il n'a jamais réussi à réparer. Il ne pose jamais ses mains sur le volant à dix heures dix mais à minuit moins cinq. Peut-être conduit-il mieux ainsi.

Après soixante-dix ans au service de la neige, Elia est devenu comme elle, une créature fragile qui se laisse tomber. Les routes de Jievnibirsk sont toute sa vie, son temps, celui de tous les Legasov avant lui.

Même si à Jievnibirsk, le temps n'existe pas. Il est difficile de dire ce qui existe, ce qui a du sens dans le village et pour ceux qui l'habitent. Tout semble figé, emprisonné, une poignée de toits noirs cernés par la blancheur de la mer, du brouillard, de la neige.

Cet endroit n'est même pas sur les cartes. Les rares fois où il apparaît, c'est sous la forme d'une tache d'encre, comme une bavure d'impression, la seule trace noire dans un désert de brume et de glace, la province la plus éloignée de Vorkouta. Six mois d'obscurité, six mois de lumière, un an de vacuité. Elia habite ce village depuis sa naissance. Dans sa mémoire, tous ses recoins sont blancs et s'estompent, car la monochromie réduit tout.

Jievnibirsk a dix routes, dont quatre sans issue. L'axe principal traverse l'unique place du village et divise ce dernier en deux : il est le seul accès à *l'extérieur* – un terme qui jalonne les craintes des habitants – et s'achève sur une

vieille barrière grisâtre, depuis longtemps submergée par la mer. De cette route partent toutes les autres, étroites et accidentées, au point que même la Bête est parfois prise au piège. Pour Elia, ce village en est un. Il y vit depuis toujours et sait comment en sortir, mais dès qu'il ralentit, s'arrête et regarde autour de lui, une angoisse profonde, enracinée, vient lui nouer l'estomac : le sentiment de n'avoir été qu'une proie jetée là au hasard pour rester prisonnière des mailles du filet. C'est pour cette raison qu'Elia maudit le silence, car il ne connaît pas le bruit qui le brisera. Un appât posé là peut-être, pour faire tache, attirer l'attention. Il n'a pas d'autre choix et continue sa vie passivement, mécaniquement, comme tous les autres, tous autant qu'ils sont.

Ici les gens n'ont jamais vécu, et en ont toujours eu conscience : venir au monde en dessous de zéro, dans ce reflux du Créateur au bord de la mer de Kara, est une condamnation au néant plus qu'un commencement. Y vivent des êtres humains oubliés du monde et du temps, des silhouettes évanescentes, souvent sinistres et nées du froid, dépourvues de fantaisie mais dotées d'une grande capacité à répéter les mêmes actions inutiles.

Certains disent que les anges naissent à Jievnibirsk.

D'autres, qu'y vivent les démons.

Les âmes survivent en s'accrochant au peu de certitudes qu'il leur reste, avec une bouteille de vodka et la télévision allumée en fond sur l'unique chaîne disponible qui diffuse tour à tour *Assa*, *Le Syndrome asthénique* et des émissions nocturnes de téléachat.

Ce sont quasiment tous des hommes, deux cent quatre-vingt-quatorze âmes mortes qui se traversent lorsqu'elles se rencontrent. Elles s'adressent la parole uniquement par nécessité absolue de communiquer, et dans ces rares moments où elles se retrouvent l'une en face de l'autre, font tout pour éviter que leurs ombres ne se touchent. Seule la fragilité les unit, leur donne un sentiment d'appartenance. Tous la conservent, l'accumulent plus qu'ils ne l'acceptent, comme une essence unique, intime, qui permettrait au sang de couler dans leurs veines. La solitude dévore leurs actions, le désir viscéral de hurler pour appeler à l'aide, pour ne pas mourir et chercher du réconfort, un contact. Ils conversent beaucoup avec eux-mêmes, et petit à petit le sommeil leur échappe, comme le sens distors des choses qui adviennent. Parce que chaque mot, dans ce village, dans ces esprits, est une déclinaison du verbe succomber.

Ils ont peur de sortir, de voyager, car ils ne l'ont jamais fait et que l'idée de quitter, ne serait-ce qu'un instant, ce qui essentiellement les maintient en vie, les abasourdit. Ils se sentent bien ainsi, avec le strict nécessaire à portée de main et l'immuable certitude que rien ne changera.

Un seul service logistique relie Jievnibirsk au reste du monde : un camion qui ravitaille le centre et arrive tous les jours à quatre heures du matin. C'est un vieux Kamaz des années soixante-dix, et son vrombissement réveille tout le village. Les gens qui habitent à proximité de la place le surnomment *la Mouche*, enfin, tout le monde l'appelle comme ça, à Jievnibirsk. C'est un transport public de Vorkouta

– située environ à deux cents kilomètres du village – en fonction depuis des années, sans interruption.

Le chauffeur du Kamaz est toujours le même, un homme réservé et corpulent, obsédé par ses démangeaisons au visage qu'il tente d'apaiser en se grattant alternativement avec l'index et l'annulaire. Personne n'a le souvenir ni de lui avoir parlé ni d'avoir entendu son nom. Tout le monde l'appelle Stachanov, faute de mieux. Il semble n'avoir jamais été en retard ni malade, et avoir développé une gestuelle automatique précise. Peut-être à cause du froid, de l'obscurité, de la peur de se rendre dans un village fantôme comme un animal nocturne. Au vu de ses cernes et de son humeur, après plusieurs regards attentifs et alertes, Elia en a déduit qu'il en était toujours au troisième ou quatrième café, qu'il traînait un vieux torticolis, et répétait chaque jour la même chose.

– *Quelle route, nom d'un chien, quelle route !*

Il ne pense qu'aux vivres, à l'essence, au courrier, aux médicaments qu'il doit vendre au village pour ensuite repartir et rejoindre sa base. C'est un rituel : il arrive sur la place, coupe le contact de la Mouche, dépose une dizaine de caisses dans un magasin, et sur une table, le reste à distribuer. Il prépare un petit bac pour les espèces et compte dans sa tête combien il en tirera : quelques centaines de roubles, comme toujours.

Puis le manège commence : les gens sortent de chez eux en marchant lentement, tête baissée, dans un silence irréal, au rythme du bruit de leurs pas sur la neige et des hochements de tête formels de certains. Quand l'un des habitants fait un mauvais calcul ou qu'il lui manque de l'argent – même très

peu – celui-ci fouille dans sa poche à la recherche des kopecks soigneusement comptés à son domicile. Instinctivement, le malheureux se retourne pour demander de l'aide, mais la file des *autres* est muette, ne le regarde même pas. Alors il rentre chez lui puis se remet en file, en espérant qu'il restera encore quelque chose à ramener.

À l'aube – lorsqu'elle a lieu – les caisses sont presque vides. Et les gens retournent auprès de leurs craintes, ferment leur porte, leurs verrous, leurs fenêtres. Ils s'allongent doucement devant l'écran, baissent le volume. Ils visionnent *Assa* et *Le Syndrome asthénique*. Stachanov rassemble tout, grimpe à bord du véhicule et rallume le contact. Englouti par la brume, il disparaît dans le néant.

Jievnibirsk est le négatif d'un ciel étoilé. Les isbas qui émergent de la neige sont toutes noires, immensément vides, et la glace grimpe comme du lierre aux parois en bois. Tout, dans cet endroit, semble inexorablement destiné à appartenir à une foule de gens sans histoire. Si dans le monde tout n'est qu'aspiration à la splendeur, à Jievnibirsk, la nature a développé le vice, irrépressible et maladif, de vouloir assombrir, dissimuler. Elle fait neiger toute la blancheur du monde, quitte à éliminer la moindre trace de couleur, de souvenir, du passé. Sur ces routes, dans ces maisons, il n'y a pas d'hier, d'ensuite ou d'à présent. Même si à une époque, quelque chose a habité ces espaces, ces vies.

Puis un jour, s'en est allé.

MATVEJ

Plus il tourne et retourne le verre entre ses mains, plus Matvej se convainc que cet objet et lui ont beaucoup en commun : il a tout essayé pour enlever le calcaire, mais il reste si opaque qu'on ne peut voir à travers. Il se sent ternir et ne cesse d'y penser. Lui aussi est en verre, mais a toujours le sentiment qu'à l'intérieur, tout a déjà volé en éclats. Une vie brisée.

Na zdorovje. Il croit l'entendre encore dans l'auberge familiale ; prononcé en chœur, les tables regroupées, une dizaine de vieux amis et le bonheur d'être ensemble. Comme s'il se souvenait des miches de pain noir, de sa mie foncée, des tranches mordillées puis laissées sur les nappes au milieu des verres. Lorsqu'il rêve éveillé, il se frotte les yeux et force sur sa vue pour tenter de compenser sa myopie comme il peut. Après sa mise au point, il se retrouve face à une grande pièce vide, négligée. Il voudrait tout flouter,